

La Quinzaine

littéraire

738 Du 1^{er} au 15 MAI 1998 / PRIX : 25 F (F.S. : 8,00 - CDN : 7,75)

POÉSIE

ÉGALES AUX DIEUX...

Une intégrale des fragments... L'apparent paradoxe de l'expression désigne exactement le recueil d'Yves Battistini, rassemblant dans une édition complète bilingue la totalité des traces conservées de la poésie grecque composée par des femmes, bribes arrachées au temps qui, dans un même mouvement, brise la parole et la fait durer.

TIPHAINE SAMOYVAULT

YVES BATTISTINI
POÉTESSES GRECQUES, SAPPHÔ,
CORINNE, ANYTÉ...
Imprimerie nationale éd., 360 p., 150 F

SAPPHÔ

L'ÉGAL DES DIEUX
Cent versions d'un poème recueillies
par Philippe Brunet
Allia éd., 145 p., 40 F

Une épigraphe de Plotin compose un seuil au recueil : « La forme est la trace de la réalité sans forme ». Une forme est en effet perdue qui permet d'en découvrir une autre, au plus près d'une parole qui s'envole et qui dans l'écrit reste, encluse dans la suspension d'un manque. Le souffle de Sapphō est parfois plus présent, plus violent que ses vers, souffle et mots mêlés : « ... attendant... parmi les aromates... elle qui avait de noble... et marchant... car nous le savons... des œuvres... en retour encore... et à la gloire... dire ceci... ». Traces d'une forme autrefois fixe et close, qui redoublait la rigueur de la strophe dans le moule d'une métrique et d'une prosodie exigeantes : il ne reste aujourd'hui pour imaginer la perfection de ces petits tous que la reconstitution intellectuelle ou la comparaison. Ce qui reste surtout, c'est un surcroît de sens autorisé par l'informe reçu, l'excès de sens du fragment, la jouissance de l'absente :

« ... tant qu'il y aura sur moi
... pour resplendir
... ton beau visage
... mon corps caressé par le tien ».

Sur les dix-sept femmes de la Grèce antique dont il est connu qu'elles furent des poètes, il est donné au lecteur de voyager dans les pas de douze d'entre elles, présentées ici par ordre décroissant d'antiquité, de Sapphō, qui naquit au VII^e siècle avant notre ère, à Mélinnō dont les mots semblent clore ce qui apparaît aujourd'hui comme la généalogie inaugurée par la

poétesse de Mytilène. De Charixéna, peut-être plus lointaine, ne subsistent que des traces indirectes, de Myrtis une histoire rapportée par Plutarque. D'Erinna — que Renée Vivien appelle Eranna — ne survivent que vingt sept vers, de Télésilla douze mots. Sapphō, Erinna, Charixéna, Myrtis, Corinne aux débris nombreux, Télésilla, Praxilla, Cléobulina, Anytā, Moïro, Nossis, Mélinnō, ce sont les noms des muses qui semblent ainsi scandés, la litanie d'un amour à la parole prolongée, d'une beauté à soi seule renvoyée. Leurs œuvres sont aussi un laboratoire du vers — Télésilla et Praxilla, entre le VI^e et le V^e siècles, inventent toutes deux une structure rythmique (le mètre télésilléen, le praxilléen) — un espace de variations linguistiques, un lieu pour l'évolution de la poétique. Deux fois citée par Aristote, Cléobulina sert d'exemple à sa définition de l'énigme : « L'essence de l'énigme est celle-ci : tout en disant l'événement, y joindre l'impossible. » Le fragment de Cléobulina illustre la figure : « J'ai vu un homme collant avec du feu du bronze sur un homme... ».

Yves Battistini propose de très belles traductions, exactes et simples, qui font voir l'érosion du temps en se protégeant de l'usure des temps. Le texte original en regard rend la poésie à son geste. Les réserves à l'égard de ce nécessaire recueil n'iraient qu'à la préciosité des présentations, de l'ensemble comme de chacune des poètes. Leur précision historique, des références utiles sont parfois enrayées par un ton qui lasse : les poétesses sont ainsi les « abeilles ouvrières ou reines dans les ruchers de miel de la poésie » ; on lit, au passage, une attaque contre le pullulement des femmes romancières d'aujourd'hui et le manque de pudeur des strip-teaseuses, à côté desquelles « Erinna nous fait ressouvenir qu'il faut peu de mots pour dire la beauté et atteindre la cible, qu'une jeune vierge peut mourir à dix-neuf ans, silencieuse et secrète, après avoir accompli le saint labeur de

poésie ». Madame de Staël est traitée de « bas bleu » moins remarquable pour ses écrits que pour ses chapeaux. La parole des anciennes devrait rendre son âme à une « fin de siècle débile et pervers ». Ces mots excessifs sinon franchement réactionnaires ne doivent pourtant pas faire oublier la rareté des textes de ces femmes dont la parole se brise.

« Et ma langue est comme brisée », écrit Sapphō dans la célèbre Ode à l'aimée. Reposant sur un projet tout autre que l'entreprise précédente, le recueil de Philippe Brunet, qui rassemble cent versions françaises et successives du même poème, exalte la continuité du temps.

Le suspens sur lequel s'arrête le poème est comme déplacé par ses réappropriations multiples. Dans une belle préface, Karen Haddad émet l'hypothèse selon laquelle « la tentation de combler les trous amenait au désir de traduire à nouveau des fragments déjà connus ». Des strates de culture et d'histoire accumulées en lui, le poème de Sapphō, en retrouvant une contingence, se transforme. La mobilité de la parole apparaît dans le jeu qui transporte le texte de la traduction de la réécriture, de la reprise d'une forme, à celle, beaucoup plus ténue, d'une énonciation.

La structure très particulière de ce poème qui met en évidence un rapport amoureux triangulaire, disparaît étrangement lorsque l'écrivain qui le réécrit est un homme (Ronsard, Chénier, Deguerle...). On pourrait d'ailleurs s'interroger sur la présence, dans cette anthologie, de certains poèmes, notamment le sonnet VIII de Louise Labé, dont les points communs avec l'Ode à l'aimée ne tiennent qu'à l'expression d'un lyrisme féminin. Mais l'extrême intérêt du recueil, outre ce qu'il fait apparaître de la fortune dans le temps du poème de Sapphō, est de mettre au jour par l'exemple l'historicité des attitudes traductives, la prise en compte d'un horizon poétique, l'importance de la réécriture pour les époques de forte production poétique.

L'excellence de la traduction de Philippe Brunet, qui clôt l'anthologie, illustre encore la disposition de ces traces qui toutes informent notre lecture du poème. Au-delà de la discontinuité essentielle de la bribe laissée se dessine, dans sa continuité, le chemin des lectures. « La poésie doit être faite par tous [et par toutes devrait-on ajouter ici au mot du poète] et non par un. » |